

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre XLVI. Miss Howe, a Miss Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

partira pas sans être accompagnée d'une autre, qui contiendra quelque chose de plus solide, & de plus convenable à votre malheureuse situation, c'est-à-dire au sujet présent de notre correspondance.

ANNE HOWE.

LETTRE XLVI.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE

HARLOVE.

Jeudi à sept heures du matin.

Ma mere & ma cousine sont parties à la pointe du jour, dans une Berline à quatre chevaux, avec trois laquais derrière elles, escortées par leur intrépide Ecuyer, & lui par deux de ses gens, à cheval, comme leur maître. Ma mere & lui aiment la parade, lorsqu'ils sortent ensemble; c'est une espèce de compliment, qu'ils se font entr'eux, & qui marque du moins que l'un croit le recevoir de l'autre. Robert, qui est votre serviteur & le mien, sans avoir d'autres Maîtres, est demeuré pour tout le jour à nos ordres.

B 2

Je



Je dois commencer, ma chere, par blâmer la résolution où vous êtes de n'entrer dans aucune contestation pour vos droits. On se doit justice à soi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette résolution à votre tante & à votre sœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre pere & à votre frere, qui n'ont pas assez de générosité pour n'en pas tirer avantage. Je me souviens d'avoir entendu de vous une observation, que vous teniez, disiez-vous, du Docteur Lewin, à l'occasion d'un excellent Prédicateur, dont la conduite répondoit mal à ses talens; „ que pour exceller dans la spéculation & „ dans la pratique, il faut posséder des qua- „ lités différentes, qui ne se trouvent pas „ toujours réunies dans la même personne. Je souhaiterois, ma chere, que vous qui réunissez si heureusement la pratique à la spéculation dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, vous fîssiez ici l'application de cette maxime à vous-même. Il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-pere: croïez-vous que parce qu'elles sont en votre faveur, vous soïez plus libre de vous en dispenser, que ceux qui n'ont pas d'autre motif que leur intérêt pour les violer?

Je

Je fais quel est votre mépris pour les richesses, mais vous m'avez avoué néanmoins qu'elles ont un côté par lequel vous les jugiez estimables: „c'est, disiez-vous, qu'elles „donnent le pouvoir d'obliger; au-lieu que „leur privation impose la nécessité de recevoir des faveurs, quine sont quelquefois „accordées qu'à regret, ou du moins de „mauvaise grace, par de petits esprits qui „ne savent pas en quoi consiste le principal „mérite d'un bienfait. Réfléchissez, ma chere, sur un principe que vous n'auriez pas établi si vous ne l'aviez crû certain, & voyez comment il s'accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante & à votre sœur, que fussiez-vous chassée de la maison paternelle & reduite à l'indigence, vous ne réclameriez point vos droits sur un bien qu'on ne peut vous contester. La crainte-même qu'ils ont de vous y voir rentrer, ne vous marque-t-elle pas que leurs mauvais traitemens vous y autorisent?

J'avoue qu'à la première lecture, j'ai été sensiblement touchée de la lettre que vous avez reçue de votre mere, avec les échantillons. Au fond néanmoins, c'est une étrange démarche de la part d'une mere; car son intention n'étoit pas de vous insulter: & j'ai regret qu'une si excellente femme ait pû



déscendre à tout l'art dont cette lettre est remplie. Il n'en paroît pas moins, dans quelques-unes des conversations dont vous m'avez fait le récit. Ne voiez-vous pas, dans cette conduite forcée, ce que des esprits violens peuvent obtenir d'un caractère plus doux, par leurs sollicitations impérieuses & leurs mauvais conseils?

Vous m'avez souvent grondée, & je m'attens à l'être encore, pour la manière libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais vos discours, ma chere, ne m'empêcheront point de vous dire qu'un sot orgueil ne mérite & ne s'attire effectivement que du mépris. La maxime est vraie; & s'ils font dans le cas de l'application, je ne vois aucune raison de les excepter. Je les méprise tous, à l'exception de votre mere, que je veux épargner en votre faveur. Dans les circonstances présentes, on trouveroit peut-être une raison pour la justifier. Après avoir eu tant à souffrir, depuis si longtems, du sacrifice continuel de sa propre volonté, elle peut s'imaginer plus facilement qu'une autre, qu'il en doit moins couter à sa fille pour sacrifier la sienne. Mais quand je considère qui sont les premiers auteurs de vos disgraces....; & Dieu me pardonne, je crois que si j'avois été traitée comme vous,

je

je ferois déjà Madame Lovelace. Cependant, souvenez-vous, ma chere, que la même démarche dont on ne s'étonneroit pas dans une créature aussi petulante que moi, seroit inexcusable dans un caractère comme le vôtre.

Votre mere, une fois entraînée contre son propre jugement, je ne sois plus surprise que votre tante Hervey ait embrassé le même parti. On fait que les deux sœurs n'ont jamais été d'avis différent. Mais je n'ai pas laissé d'aprofondir la nature des obligations que M. Hervey s'est imposées, par un désordre dans ses affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à sa conduite. Bagatelle, ma chere ; il s'agit seulement d'une grande partie de son bien, engagée pour la moitié de sa valeur à votre frere, sans quoi, elle auroit été vendue par ses créanciers. Il est vrai, qu'entre parens la faveur est assez mince, puisque votre frere n'a pas négligé ses sûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laisse pas de se trouver assujettie au moins généreux de tous les bienfaiteurs, qui en a pris droit, comme Mils-Hervey me l'a dit elle-même, de traiter son oncle & sa tante avec beaucoup moins de cérémonie. La patience m'échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frere.... ? Mais il le faut,



ma chere, parce qu'il est né du même pere que vous. Cette réflexion, j'espère, n'a rien qui vous offense.

Je régrète beaucoup que vous lui aiez écrit. C'est avoir marqué pour lui trop d'attention. C'est avoir ajouté quelque chose à l'opinion qu'il a de son importance, & l'avoir excité à vous traiter plus insolemment : occasion que vous deviez être sûre qu'il ne laisseroit point échapper.

Il convenoit bien à ce joli personnage, de chercher querelle à un Lovelace ; si ce n'étoit pour apprendre de lui à remettre son épée au fourreau, lorsqu'il pourra la tirer par accident ! Ces insolens de commande, qui font l'épouvante des femmes, des enfans & des domestiques, sont ordinairement des poltrons entre les hommes. S'il lui arrivoit de se trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques-uns de mauvais propos qui lui échappent sur mon compte & sur notre sexe, je ne balancerois pas à lui faire deux ou trois questions ; dût-il porter la main sur son épée ou m'envoyer un cartel.

Je repête, que c'est une nécessité pour moi de dire ce que je pense, & de l'écrire aussi. Il n'est pas mon frere. Pouvez-vous dire qu'il soit le vôtre ! silence donc, si vous êtes juste, & ne vous fâchez pas contre moi.

Pour-

Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frere contre une véritable amie ? Un frere peut manquer à l'amitié ; mais un ami tiendra toujours lieu de frere. *Remarquez-cela*, diroit ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaisser jusqu'à faire des réflexions particulières, sur les lettres de ces pauvres espées que vous appelez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois aussi à me divertir de ces caractères grotesques. Mais il suffit que je les connoisse & que je vous aime. Je fais grace à leurs absurdités.

A présent, que je me suis expliquée avec tant de liberté, sur des sujets *sitouchans*, (car je ne suis que trop persuadée qu'ils le sont pour vous) il faut que j'ajoute une réflexion, qui achèvera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle régardera la conduite de certaines femmes, dont, vous & moi, nous connoissons plus d'une, qui se laissent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance & d'emportement, au-lieu d'être gagnées par des tendresses & des complaisances, qui seroient du moins une sorte d'excuse pour leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes, semble montrer qu'avec plusieurs personnes de notre sexe un empire insolent réussit mieux que la douceur & la condescendance, à produire



de la soumission. De bonne foi, ma chere, j'ai souvent pensé que la plupart des femmes sont de vraies Poupées entre les mains d'un mari; des folles outrées, & quelquefois très-mauvaises, lorsqu'il a trop l'indulgence pour leurs caprices; des esclaves rampantes, si elles sont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous dispose plus naturellement à oblier que l'amour? Honneur! Justice! Réconnoissance! ne permettez pas qu'on puisse jamais faire ce reproche à une femme sensée!

Si je pouvois me défier que le stile & le sujet de cette lettre ne vous fissent pas connoître de quelle impertinente plume elle est sortie, j'y joindrois mon nom dans toute son étendue, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la déavouer. Mais il suffira que sans affectation, j'en recommence bientôt une autre, & peut-être ensuite une troisième, & quelles partent ce soir ensemble.

ANNE HOWE.



LET-